

La parole minoritaire de la moitié du monde

Catherine Voyer-Léger

Number 165 (4), 2017

Liberté d'expression

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voyer-Léger, C. (2017). La parole minoritaire de la moitié du monde. *Jeu*, (165), 36–40.



Iris hace sala (Iris tient salon) de Dominick Parenteau-Lebeuf, mis en scène et traduit par Violeta Sarmiento au Centro cultural helénico à Mexico en mai 2015. Sur la photo : Patricia Yáñez. © Gabriel Rodríguez

La parole minoritaire de la moitié du monde

Catherine Voyer-Léger

L'auteure discute du refus d'entendre les femmes et de leur sous-représentation au théâtre avec Brigitte Haentjens, Annick Lefebvre, Catherine Léger et Dominick Parenteau-Lebeuf.

Sil les chiffres ne mentent pas, la parole des femmes au théâtre peine à trouver le chemin vers la parité. Selon l'étude *Rideau de verre* (2009), 29% seulement des textes produits pendant les années 2000 au Québec étaient écrits par des femmes. Selon de nouveaux chiffres compilés récemment par les Femmes pour l'Équité en Théâtre (FET) et publiés dans *Jeu 164*, c'est 28% des textes et 29% des mises en scène qui ont été signés par des femmes entre 2012 et 2017. Conclusion : peu de choses ont changé en une décennie. Mais par où commencer si on souhaite comprendre ce qui provoque cette stagnation ? Comment peut-on expliquer une telle constance dans l'absence de parité ? Y a-t-il une forme de censure ? Le refus d'entendre les femmes est-il manifeste ou latent ?

Pour répondre de façon définitive à ces questions, il faudrait une autre étude, approfondie et longitudinale, qui arriverait à mieux cerner ce qui se passe en amont des choix de production et de diffusion. Entre-temps, j'ai voulu continuer la réflexion en discutant avec quatre femmes de théâtre –Brigitte Haentjens, Annick Lefebvre, Catherine Léger et Dominick Parenteau-Lebeuf– pour tenter de cerner avec elles quelques pistes d'analyse.

UNE PAROLE PARTICULIÈRE COMME FÉMINISTE

Il me semble que le point de départ de cette réflexion est une des questions récur-

rentes du féminisme : pourquoi la parole des femmes est-elle encore perçue comme une parole particulière (pour ne pas dire minoritaire) ? Pourquoi la parole des femmes ne nous apparaît-elle toujours pas comme universelle ? La sociologue Colette Guillaumin s'intéressait à la notion de différence en se demandant : « De quoi [les femmes] sont-elles différentes ? Parce qu'être différent tout seul, si l'on pense grammaire et logique, ça n'existe pas. [...] On est différent DE... Différent de quelque chose¹. » Or, la norme de laquelle elles diffèrent, dans ce qu'il faut bien reconnaître comme un rapport de force, c'est la parole des hommes.

Catherine Léger dit être témoin de ces mauvais réflexes, dans le milieu du théâtre, mais aussi dans les autres secteurs où elle œuvre, entre autres au cinéma : « C'est comme si le féminin était un genre. On dit "projet de filles" comme on dirait "projet de zombie". » Cette perspective n'est pas propre au domaine des arts, elle est partout... Est-ce nécessaire de rappeler que, même dans la langue, le féminin est particulier, tandis que le masculin représente l'ensemble ? Dans le milieu des arts, la conséquence directe, c'est de considérer les sujets de femmes, les histoires de femmes, les paroles de femmes comme nichées, en leur réservant un traitement particulier.

C'est en partie ce qui explique que même des auteures qui se revendiquent comme féministes tiquent quand on qualifie leur

1. Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992, p. 63.

travail de féminin. Dominick Parenteau-Lebeuf le constate avec surprise : « On me dit souvent que j'ai une écriture très féminine, mais j'entends bien que ce n'est pas un compliment. Il y a un grand décalage entre ma définition universelle de *féminin* et ce que ce qualificatif véhicule de négatif dans le milieu théâtral. » Encore enraciné dans une vieille tradition, le féminin est souvent associé à la douceur et aux émotions, à l'intériorité et à la sphère privée. « On dirait toujours que le synonyme de *féminin*, c'est *touchant* ! » souligne Annick Lefebvre, avant d'ajouter : « On m'a souvent complimentée sur ma plume en me disant : "Toi, tu écris du théâtre qui *fesse*. Ce n'est pas du théâtre de filles." »

En avouant qu'elle-même finit par faire la corrélation et penser son écriture comme une écriture « de gars », Annick Lefebvre met en lumière un dilemme répandu chez les femmes : l'envie qu'on reconnaisse le travail de nos consœurs et l'impression qu'il y a quelque chose de limitatif dans le féminin, quelque chose qu'on veut dépasser. Et puis, pourquoi faut-il toujours que notre première appartenance soit à la catégorie « femmes » ? Catherine Léger souligne qu'elle n'a pas « envie d'être invitée à parler de théâtre juste quand on parle de féminisme ». L'idée, c'est qu'il y ait des femmes partout pour parler de tout. Brigitte Haentjens va dans le même sens quand, d'une part, elle se réjouit d'un certain nombre d'avancées faites depuis le début de sa carrière, mais s'étonne : « Pourquoi faut-il toujours préciser que je suis la première femme qui dirige le Théâtre français du Centre



Baby-sitter de Catherine Léger, mis en scène par Philippe Lambert. Spectacle du Théâtre Caffight, présenté à la Licorne en 2017. Sur la photo : David Boutin, Isabelle Brouillette et Steve Laplante. © Magali Cancel

national des Arts?» Certes, il est important de souligner les avancées historiques, mais il peut aussi être lourd d'avoir le sentiment d'être cantonnée dans cette fameuse niche !

CENSURE ET AUTOCEENSURE

Quand j'essaie de nommer d'où vient cette particularisation du discours des femmes qui tend à le marginaliser, personne ne retient l'idée de la censure. Pourtant, il y a bien quelque part des gens, hommes comme femmes d'ailleurs, qui prennent des décisions qui mènent aux chiffres désastreux que nous avons cités en introduction... Mais, chez aucune des créatrices interrogées, on ne s'intéresse vraiment à pointer des coupables. On parle plutôt de biais inconscients, de réflexes malheureux, si ce n'est d'une certaine paresse.

On aborde aussi plus volontiers l'autocensure venant des femmes elles-mêmes... Non pas qu'on s'empêcherait d'aborder un sujet, mais plutôt qu'on polit tranquillement les aspérités, qu'on a intégré l'idée que le théâtre doit intéresser le plus grand nombre et que pour ça il faut peut-être faire des compromis,

d'autant plus quand on défend une parole féminine. Y a-t-il des sujets tabous ? Les avis divergent, mais plusieurs des femmes avec qui j'ai discuté parlent moins de tabous que de sujets considérés comme « nichés ». On y revient sans cesse à cette niche ! Par contre, les auteures témoignent d'une autre forme de pression : une pudeur quant à la définition du théâtre féministe et une difficulté à se situer par rapport à ce terme. Pourtant, ces quatre femmes se disent ouvertement féministes et réfléchissent beaucoup à cette question.

Pour Annick Lefebvre, il y a une responsabilité qui vient avec la tribune publique, et celle-ci implique surtout une vigilance « par rapport aux images symboliques qu'on envoie dans la sphère publique ». Son de cloche similaire chez Brigitte Haentjens : « Je suis attentive aux modèles que je mets en scène et attentive à tout relent de misogynie. Ça veut aussi dire de réfléchir à la façon dont on "mettait en texte" les femmes chez les classiques. » Catherine Léger va dans le même sens : « Avoir des personnages féminins, ce n'est pas assez pour avoir l'étiquette féministe. Pour que ce soit féministe, il faut y réfléchir. » Dominick

Parenteau-Lebeuf insiste, elle aussi, sur la nécessité de créer des personnages de femmes qui ont leur force propre, qui ne sont pas instrumentalisées dans une histoire menée par des protagonistes masculins.

Malgré cet engagement conscient, certaines hésitent à qualifier leur théâtre de féministe. Qu'elles se comparent à un féminisme qu'elles trouvent plus militant ou à un féminisme qu'elles trouvent plus théorique, les auteures semblent souvent se demander si leur approche est cohérente avec la théorie féministe. Dominick Parenteau-Lebeuf ne recule pas devant l'association au féminisme : « J'ai l'impression que tout ce que je fais est déterminé par mon genre. C'est plus fort que moi. » Mais, de son propre aveu, elle fuit de tout son être un théâtre à thèse où l'idéologie serait trop transparente.

Pour sa part, Catherine Léger partage ses doutes à ce propos : « J'ai une pudeur à dire que ma prochaine pièce est féministe, parce que j'ai l'impression de n'être pas assez instruite pour parler de féminisme. En plus, je fais de la comédie... Il y a quelque chose d'un



J'accuse d'Annick Lefebvre, mis en scène par Sylvain Bélanger (Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, 2015). Sur la photo: Léane Labrèche-Dor. © Valérie Remise



Tout comme elle, conçu et mis en scène par Brigitte Haentjens, d'après un texte de Louise Dupré (Sibyllines/Usine C, 2006). © Dominique Chartrand

peu intimidant : j'ai peur de me tromper et que cela paraisse évident aux yeux de féministes mieux informées.» Annick Lefebvre aussi fait part d'une pudeur : «Je ne pense pas être en plein cœur d'une démarche féministe militante, mais je sais que, consciemment, je me pose certaines questions pour savoir si la pièce que je suis en train d'écrire est "féministe friendly".»

La peur d'Annick Lefebvre, c'est aussi de devenir un cheval de Troie du féminisme. À une époque où la question de la parité fait débat, elle craint que son nom devienne une façon pour certains de montrer patte blanche sans s'intéresser à des démarches plus radicales : «Programmer un Annick Lefebvre, c'est parfait : je me réclame du féminisme gros comme le bras, mes textes lancent quelques pointes militantes, mais rien de vraiment déconcertant pour un public qui ne veut pas trop trop se faire *shaker* les idées reçues.»

À travers ces différents exemples, on entend une forme de prudence... Est-ce dans cette prudence que s'enracine ce que certaines ont qualifié d'autocensure ? D'un côté, ce sen-

timent que les «sujets de femmes» n'intéressent pas tellement le milieu théâtral (qui, lui, s'imagine sans doute qu'ils n'intéressent pas le public). De l'autre côté, la crainte pour certaines de ne pas en faire assez pour le féminisme ou, à tout le moins, de ne pas faire tout ce qu'il faudrait pour pouvoir s'y associer.

SE LIBÉRER

Enfin, la question de la liberté d'expression des femmes se heurte aux mêmes enjeux que les questions générales de liberté d'expression, en cette époque où nous avons du mal à identifier où se trouvent exactement les freins au changement. On est frileux devant ce qui nous apparaît comme de gros mots. Censure ? On parlerait plus volontiers de la persistance d'une pensée hégémonique et patriarcale, cousue de lieux communs difficiles à dépasser. On dirait qu'il n'y a pas vraiment de tabous, mais plutôt des consensus quant aux façons de parler de sujets délicats.

«Les gens de théâtre connaissent bien le langage, ils font attention à ce qu'ils disent», souligne Dominick Parenteau-Lebeuf en tentant de nommer ce qui serait un mélange

de préjugés inconscients et d'hypocrisie bienséante. Elle ajoute : «On ne me dira pas de faire ceci ou cela. Mais on me dira que mon travail n'est pas vraiment du théâtre, par contre...» Plusieurs témoignages concordent : les commentaires déplaisants ne sont jamais dits avec méchanceté. Celles et ceux qui refusent de regarder le problème en face ou qui reproduisent les préjugés le font avec le sourire.

Les chiffres révélés par les FET sont reçus avec un certain effroi parce qu'ils témoignent d'un sexisme systémique dont nul ne croit être responsable. Personne n'a l'impression d'empêcher les femmes de parler, pourtant les femmes ont très peu la parole ! Le premier changement à faire est finalement bêtement mathématique : comprendre que la moitié du monde n'est pas une minorité. ●

Essayiste, chroniqueuse et formatrice, Catherine Voyer-Léger est coordonnatrice de l'Alliance culturelle de l'Ontario et candidate au doctorat en lettres françaises à l'Université d'Ottawa.